

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \( 1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[210. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **210. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Nature](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### **Relations entre les lettres**

**Collection 1839 ( 1er juin - 5 octobre )**

*Ce document est une réponse à :*

[207. Baden, Mercredi 3 juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### **Présentation**

Date1839-07-06

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°234/250

## Information générales

LangueFrançais

Cote573, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

210. Paris, samedi 6 juillet 1839 9 heures du soir.

Si je ne me trompe, à partir de demain Dimanche, j'aurai de vos nouvelles tous les jours. Voilà une heure que cette idée fait mon plaisir en me promenant aux Champs-Élysées, sans rien voir que votre image dans ma mémoire, sans rien entendre que le bruit de mes pas. Il n'y a point de montagnes, point de forêts, point de belles ruines ou de belle nature qui vaillent un doux souvenir solitairement recueilli et goûté. C'est une impression singulière que celle des sentiments de la jeunesse éprouvée quand on n'est plus jeune. Il y a je ne sais quel mélange de passion et de détachement. Il semble qu'on soit en même temps acteur et spectateur. On se connaît on s'observe, on se juge soi-même comme s'il s'agissait d'un autre. Et pourtant c'est bien réellement et pour son propre compte qu'on jouit ou qu'on souffre, qu'on regrette, qu'on désire, qu'on espère. Et toute la science de la réflexion, toute l'expérience de la vie, est quelque chose de bien superficiel et de bien peu puissant à côté d'une émotion vraie qui remplit le cœur et ne s'inquiète de rien.

Dimanche 8 heures

M. de Bacourt vient quelque fois vous voir à Baden, n'est-ce pas ? Seriez-vous assez bonne pour lui demander ce que c'est qu'un M. Buss membre de la seconde Chambre des États de Bade, qui vient de m'écrire en m'envoyant un livre de politique ? Je voudrais savoir ce que c'est avant de lui répondre. Je passerai probablement aujourd'hui toute ma matinée chez moi. Mes visites reçues, je mettrai en ordre mes papiers et ma correspondance. Je suis prodigieusement en arrière. J'aime assez à rester tout un jour sans sortir. J'irai dîner chez Madame d'Haussonville. Point de nouvelles.

En nommant M. de Rumigny à Madrid le Roi lui a dit de bien prendre garde, que s'il prenait la moindre initiative, s'il s'écarterait en rien de la ligne, de conduite de son prédécesseur, il aurait affaire à lui. Rumigny appartient tout à fait au Roi. Mais le Roi se souvient qu'en Suisse il était assez bien avec les radicaux. Du reste je ne sais ce qui arrive en Espagne. Personne ici n'y pense plus guère. Qu'on en fasse autant ailleurs. Je suppose que Zéa est encore à Londres. Je ne l'ai pas revu.

Onze heures

Zéa sort de chez moi, arrivé de Londres avant hier, hier soir à Neuilly, ce matin ici. Content de son voyage, des dispositions de Lord Palmerston avec qui il a fait sa paix ; encore plus de celles de Lord Melbourne ; encore plus du Duc de Wellington, et de Lord Aberdeen. Il a trouvé le Duc de Wellington, très, très changé physiquement, & moralement plus actif que jamais. L'envoi d'Aston à Madrid lui convient fort ; le départ de Lord Clarendon au moins autant. Il va passer quinze jours ici, puis il ira vous retrouver à Baden. C'est vraiment un loyal homme, et la vivacité de ses émotions me touche. On lui promet d'Espagne que la dissolution des

Cortes, qu'il ne voulait pas, donnera une assemblée encore plus modérée. Je ne sais si on l'appelle optimiste ; mais à coup sûr il est bien plus sanguine in his hope que moi.

Voilà votre N°207. Ainsi, à partir de demain nous nous parlerons tous les jours. Je suis charmé que vous ayez retrouvé du sommeil. C'est bien quelque chose, en attendant les bras. C'est la préface des bras. Ne vous découragez pas; ne jetez pas votre médecin par la fenêtre. Adieu. Adieu

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 210. Paris, Samedi 6 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-06.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1736>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 6 juillet 1839

Heure 9 heures du soir

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Bade

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

42

Si je ne me trompe, à  
partir de demain Dimanche, j'aurai de vos  
nouvelles tous les jours. Voilà une heure que  
cette idée fait mon plaisir en me promenant aux  
champs. Élysée, sans rien voir que votre image  
dans ma mémoire, sans rien entendre que le  
bruit de mes pas.

Il n'y a point de montagnes, point de forêts,  
point de belles rivières ou de belle nature qui  
vaille un doux souvenir solitairement recueilli  
et goûté.

C'est une impression singulière que celle de  
l'indifférence de la jeunesse éprouvée quand on n'est  
plus jeune. Il y a je ne sais quel mélange  
de passion et de détachement. Il semble qu'on  
soit en même temps acteur et spectateur. On se  
connoît, on s'observe, on se juge soi-même  
comme s'il s'agissait d'un autre. Et pourtant  
c'est bien réellement et pour son propre compte  
qu'on jouit ou qu'on souffre, qu'on regrette, qu'on  
desire, qu'on espère. Et toute la science de la  
réflexion, toute l'expérience de la vie est quelque  
chose de bien superficiel et de bien peu puissant

à côté d'une émotion vraie qui remplit le cœur  
et ne s'inquiète de rien.

(Dimanche 8 heures.)

M. de Baecque vient quelquefois vous voir à  
Baden, n'est-ce pas? Seriez-vous assez bon  
pour lui demander ce que c'est qu'un M. Busch,  
membre de la Seconde Chambre des États de  
Baden, qui vient de s'écarter en envoyant  
un titre de politiqu? Je voudrais savoir ce  
que c'est avant de lui répondre.

Je passerai probablement aujourd'hui toute  
ma matinée chez moi. Mes visites reçues, je  
mettrai en ordre mes papiers et ma correspondance.  
Je suis prodigieusement en arrière. J'aime assez  
à rester tout un jour sans sortir. J'écris d'habitude  
chez Madame d'Haussonville.

Point de nouvelles. En montrant M. de  
Rumigny à Madrid, le Roi lui a dit de bien  
prendre garde, que s'il prenait la moindre  
initiative, s'il s'écarterait en vain de la ligne  
de conduite de son prédécesseur, il aurait affaire  
à lui. Rumigny appartient tout à fait au  
Roi. Mais le Roi se souvient qu'un Juif, il  
était assez bien avec les radicaux. Du reste,  
je ne sais ce qui arrive en Espagne. Personne  
ici n'y pense plus guère. Qu'on en fasse  
autant ailleurs. Je suppose que l'on est

encore à l'ordre

Je n'ai pas de

lais-les à l'

voyage, de, de

il a fait un

Melbourne; e

et de lord Ab

très change' je

actif que jam

courent fort,

moins autant

il y a vous act

un loyal hor

me touche. O

dissolution de

une Assemblée

on l'appelle

bien plus larg

Voilà vo

vous non pa

que vous exig

quelque chose,

des bras. Ne

vostra medicina

complét le travail venu à Londres. Je ne l'ai pas vu.

Très bien

8 heures

vous venez à  
ce assez bonne  
qu'un M. Burt,  
de St. Paul, de  
en encourageant  
deux l'avaient  
rejoint lui toute  
de vous, je  
ma correspondance  
l'ai eu avec  
de. J'ai eu deux  
murs M. de  
a dit de bien  
et la moindre  
de de la ligne  
il avait affaire  
ut à fait au  
qu'un Suisse, et  
sp. De reste,  
rayon. Personne  
en faire  
que l'on est

Les deux de chez moi, arrivés de Londres avant hier  
hier soir à Weymouth, le matin ici. Content de son  
voyage, de la disposition de Lord Palmerston avec qui  
il a fait la paix, encore plus de celle de Lord  
Melbourn; encore plus de celle de Wellington,  
et de Lord Aberdeen. Il a trouvé l'air de l'été très  
très change' physiquement & moralement plus  
actif que jamais. L'envoi d'Alton à mardi lui  
convient fort; le départ de Lord Clarendon ne  
serait mauvais. Il va passer quinze jours ici, puis  
il ira vous retrouver à Baden. C'est vraiment  
un loyal homme, et la vivacité de ses opinions  
ne le touche. On lui promet d'Espagne que la  
dissolution de Cortes, qu'il ne voulait pas, donnera  
une Assemblée encore plus modérée. Je ne suis de  
ce qu'on l'appelle optimiste; mais à coup sûr il est  
bien plus sanguin en ses espérances que moi.

Vilà votre n° 207. Ainsi, à partir de demain  
vous nous parlerez tous les jours. Je suis charmé  
que vous ayez retrouvé de Coramit. C'est bien  
quelque chose, en attendant les bras. C'est la profan  
des bras. Ne vous découragez pas; ne jetez pas  
votre médecine par la fenêtre, le diable. Adieu.